

Mère chérie, méchante Mère  
Ton absence, à l'aube, voilà ma maladie : je suis couché et j'attends le camion poubelle qui m'emportera pour me déchiqeter. Je me sens comme une terre desséchée sur laquelle plus rien, jamais ne repoussera. Dans ma mémoire, je n'arrive même plus à retrouver ton visage. Il n'est plus de voix en moi pour me consoler. Quand cet état s'empare de moi, l'avenir s'efface, il ne sert à rien de me dire : la vie va revenir. Je deviens incapable de me sourire dans le miroir, sans y voir un rictus humiliant. Je me dis : lève-toi, même s'il n'est que cinq heures, fais une promenade dans le parc, cela te fera du bien. Mais une fois assis sur le rebord du lit, c'en est fini de ma détermination. Sans la certitude que quelque chose pourrait changer, s'habiller se révèle un acte bien trop épuisant. Le chat se lamente dans la cuisine et réclame sa pitance. J'y pourvois de façon mécanique sans même voir qu'en dépit de sa faim, il veut avant tout qu'on le salue et le caresse avec gentillesse. Il m'importune avec sa joie de vivre.

Mère, je commence tout doucement à comprendre que je t'ai perdue trop tôt. Par la suite, plus rien ne circulera

entre nos yeux, alors même que nous serons tous les jours ensemble. Tu n'as pas senti que j'étais devenu orphelin. Chaque jour certes, tu m'as réveillé, nourri, élevé, exhorté, tu m'as inondé de ta présence, mais tu ne m'as plus rejoint ; ou alors c'est moi qui n'ai plus su t'atteindre, hormis durant le chant et la prière, ou lorsque je te regardais de profil, admiratif : oui, quand je te regardais mettre un nouvel enfant au sein, consoler le frère malade, être une consolatrice pour les malades et les pauvres.

Aujourd'hui, je dois tenter, avec l'aide de tierces personnes, de retrouver en moi une part de toi. J'ai besoin d'une aide extérieure pour vivre notre intimité sans succomber à la panique, pour rechercher cette intimité sans être terrassé par le sentiment que tout ceci n'est pas prévu dans mon incompréhensible trajectoire. Tu ne pouvais supporter le contact physique tandis que moi au contraire, j'aspirais profondément à te toucher. Au final, j'ai fait de mon corps un bloc endurci pour ne plus être tenaillé par cette faim de toi. J'ai tiré sur mes *pensées* pour en faire des passerelles me permettant d'atteindre d'autres personnes. Mais ce sont là des ponts fragiles qui ne portent pas. Il y avait toujours un gouffre. Comme je ne pouvais t'atteindre, je t'ai à la fois idolâtrée et haïe. J'ai appris à marcher trop tôt parce que je ne pouvais m'affaler sur toi.

Je me suis souvent vengé en ne te rendant pas ton sourire. Je t'ai punie en alimentant tes doutes de ne pas être une bonne mère. Très tôt déjà, nous nous sommes fait un

mal terrible, sans vraiment le savoir ni le vouloir. Tu seras étonnée d'apprendre ce que nous avons vécu, à l'époque où les médecins ne cessaient de te répéter cette terrible phrase – je n'avais alors que quelques mois - : votre mari ne survivra pas. Et ceci durant plus de six mois jusqu'au jour où, pourtant, il se releva, mutilé, de son lit de malade.

Je voudrais aussi te dire tout le bonheur à deux dont nous avons été privés à cause de tout ce malheur qui s'est abattu sur toi. Ah, si seulement je pouvais maintenant, simplement poser ma tête contre toi et reposer ainsi, au lieu de te chercher si loin dans le passé. J'ignore quel âge j'ai aujourd'hui. Je me laisse sombrer et emporter en arrière. Je suis âgé de quelques mois, je voudrais être couché sur ton ventre lorsque tu te reposes ; j'aimerais vivre sans peur cette liquéfaction au contact de ta chaleur, j'aimerais me fondre avec toi, tout en sachant que grâce à tes bras et tes mains qui me soutiennent et me caressent, tu me reconstitueras et me redonneras la forme d'un petit être humain. Je serais soulevé au rythme de ta respiration douce, et tout en sentant parfaitement les battements de ton cœur contre moi, j'aurais cette certitude : toi et moi, nous nous appartenons et ton cœur bat pour moi.

J'aimerais m'endormir sur ton ventre et me sentir protégé à ton contact. Tu pourrais essayer une larme de joie, ça ne me dérangerait pas. Tu pourrais aussi, si la position devenait trop inconfortable pour toi, me soulever délicatement et me porter dans mon lit, à condition que je sois

assuré de ta présence à mon réveil. Tu dois être à ma portée, sinon les sensations effrayantes surgissent trop brutalement et c'est la panique. Tu sentirais comme mes pieds sont froids à présent, et tu les froterais entre tes mains pour les réchauffer. D'abord, je ne parviens pas à différencier mes pieds de tes mains, c'est comme un écheveau de chaud et de froid qui fait partie de toi et moi. Puis, nous goûtons notre fusion de chaud et de froid, cela donne un peu la chair de poule ; mais lorsque tu me souris, que la joie me fend le visage et que je te retourne un sourire rayonnant, alors cet écheveau chaud et froid devient le symbole du bonheur. Il me semble que je pousse des cris de ravissement, et ainsi s'estompe en moi l'angoisse que ce maudit froid partant des pieds n'envahisse tout mon corps. Tu as chassé de mon corps que je connais encore à peine, la bête inconnue du grand froid. Je me rendors. Mes yeux sont pleins de ton visage. Ton regard, je l'emporte dans mon sommeil.

Je crois que maintenant, je vais pouvoir entamer ma journée d'adulte et l'affronter.

Mère, l'aube est revenue, un peu plus tard aujourd'hui, parce que j'ai pris un calmant ; un cauchemar m'a réveillé en sursaut. Je voudrais que tu viennes à mon chevet et m'apaises de tes paroles. Il me semble avoir crié en

m'éveillant, et tu as perçu de la peur dans ce cri. Tu es assise à côté de moi, je sens ta main secourable derrière ma tête, tu t'approches de moi avec précaution. Tu ne me soulèves pas dans tes bras, car tu sais que mon corps est encore tout disloqué, il lui serait encore impossible de répondre à la pression de tes mains. S'il te plaît, je t'en prie, approche seulement ton visage de mon oreille pour me murmurer des paroles apaisantes. Je ne puis en effet t'expliquer que le rêve est encore ancré en moi, comme une bête envahissante et paralysante. Le son de ta voix calme lui fera honte. Quand elle sentira ta force, elle s'enfuira. Je t'en prie. Je t'en prie, reste auprès de moi, assieds-toi de sorte que même couché, je puisse blottir mon visage contre toi ; et prends aussi ma tête dans tes deux mains. Sois patiente si je ne me calme pas immédiatement, un rêve pareil est intense. Reste près de moi jusqu'à ce que mon corps s'éveille et que mes yeux y voient clair. Alors seulement, je serai certain de ne pas enfouir de force cette peur dans mon corps, comme s'il était une poubelle pour toutes les choses que je n'arrive pas encore à supporter. Et il y en a tant. Tu sais, je me sers souvent de mon corps comme d'une cave, où je jette ce qui est mauvais. Voilà, maintenant je peux pleurer, et tu ne vas pas perdre patience, non, tu sais qu'ensemble nous gagnerons le combat contre ce rêve. Ce qui le rendait particulièrement inquiétant, c'était que je m'y disloquais. Ne t'étonne pas si tout à l'heure, en m'habillant, tu me trouves encore tout engourdi, endormi, et si je réponds